GRAINS DE SABLE

Tome 1

L' ombre du passé

Roman

Prologue

Janvier 2018

— Mademoiselle Cromb, vous êtes avec moi… ? Anaëlle ?

Cette résonance qui fait écho dans ma tête me semble lointaine, et je parviens tout juste à remuer les doigts. Une force dans mon esprit tente de me persuader de rester là où je me trouve sans que je n'en comprenne la raison, et je ne perçois aucune émotion. Je ne me sens ni bien ni mal. C'est une sensation presque indéfinissable.

— Accrochez-vous à ma voix, poursuit-on, quelque part autour de moi.

Cette fois, un timbre clair et chaud me parvient plus nettement, et la douceur qui en émane me donne envie de maintenir le lien. Je m'oblige à ouvrir les yeux, mes paupières papillonnent et mes pupilles requièrent un temps d'adaptation, agressées par une lumière trop intense.

M'apparaît ensuite une ombre au contour flouté, qui s'évanouit peu à peu pour laisser place à un visage masculin.

— Vous voilà ! m'accueille cette même voix de velours. Comment vous sentez-vous ?

Troublée, je fixe cet inconnu quelques secondes en ayant l'impression d'être plongée dans un épais brouillard, avant de détailler l'environnement qui m'entoure. Je suis allongée sur un lit aux draps blancs, dans une pièce aux murs écrus, une large fenêtre est recouverte à mi-hauteur par un store beige type californien, et seule une armoire à deux portes couleur bleu roi réhausse le ton de cette ambiance aseptisée.

Comprenant que je me trouve dans une chambre d'hôpital, je me redresse vivement et suis prise de violents vertiges.

— Pas trop vite, me conseille l'homme d'un air soucieux. Rallongez-vous doucement.

J'obéis en portant une main sur mon front.

— Qui êtes-vous… ? Et qu'est-ce que je fais ici ? parviens-je à articuler, tandis que mes paroles ricochent contre les parois de mon crâne.

— Je m'appelle Loïc Rivel et je suis psychologue clinicien. Nous nous trouvons au centre hospitalier de Mantilles, où vous avez été conduite dans un état d'inconscience profonde.

Inconscience profonde… ?! La panique me gagne et mon rythme cardiaque monte en flèche.

— Mais pourquoi ? Que m'est-il arrivé ?

— Je suis justement là pour vous aider à y voir plus clair. On va y aller progressivement, d'accord ?

J’opine en essayant de contrôler mes tremblements.

— Ça va aller, reprend-il d’un ton rassurant, tout en s’asseyant au bord du lit. Inspirez profondément et soufflez… Vous pouvez fermer les yeux, si cela vous apaise.

J’applique ses recommandations, une fois, deux fois, trois fois…, et au bout de la cinquième, mes palpitations et tressaillements s’atténuent.

— Vous vous en sortez très bien, bravo ! me félicite-t-il en souriant, avant de s’armer d’un stylo et d’un calepin. À présent, je vais vous poser quelques questions.

Je hoche la tête, tendue, et passe doucement en position assise, mes poings repliés sur eux-mêmes.

— Comment vous appelez-vous ?

— Anaëlle Cromb, réponds-je d’une petite voix.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— OK, et savez-vous quel jour nous sommes ?

— Samedi, je crois.

— La date, plus précisément ?

— Le… treize janvier 2018, dis-je, après un effort de concentration.

— Parfait. Vous travaillez ?

— Je suis secrétaire médicale au cabinet Baudreuil, à Mantilles.

— Depuis combien de temps ?

— Bientôt cinq ans.

— Vous habitez Mantilles également ?

— Non. Je vis à Fleurion, un village à vingt minutes d’ici.

— Êtes-vous mariée ou en couple ?

— Non.

— Avez-vous des enfants ?

— Non plus.

Il consulte sa montre, joint une annotation sur son carnet avant de le poser sur le lit, et je lui demande, inquiète de mon état :

— Dites-moi…, je vous donne bien les bonnes réponses ?

— Elles correspondent à ce que l’on m’a indiqué, me rassure-t-il.

Je libère un soupir de soulagement.

— Tant mieux… Pendant un moment, j’ai eu peur de me prendre pour quelqu’un d’autre.

Il esquisse un sourire discret.

— Est-ce que je peux me permettre de vous appeler par votre prénom ?

J’accepte d’un mouvement de tête, et après avoir gardé le silence un bref instant d’un air pensif, il reprend :

— Anaëlle, il sera bientôt dix-huit heures. Ce qui veut dire que vous êtes restée inconsciente durant environ quatre heures.

Je m'agite de nouveau, en proie à l'angoisse.

— Autant de temps ?! Mais pourquoi ?

— On y vient, tempère-t-il. Pour ça, j'aimerais que vous me parliez de votre dernier souvenir.

Je tente de réfléchir, mais mon esprit semble faire obstruction, et j'ai l'impression de forcer des barrières imaginaires.

— Fermez les yeux, rallongez-vous s'il le faut, m'encourage-t-il.

J'applique ses conseils et me concentre lorsqu'une image me revient.

— C'est assez flou, mais… je dirais que j'étais chez moi, en train de bouquiner.

— C'est parfait, Anaëlle, essayez de pousser plus loin.

Je fouille davantage dans ma mémoire, et les images qui se rassemblent et se mettent en mouvement me permettent une meilleure lecture.

— Mmmh... Je crois que j'ai été interrompue par quelque chose ou… quelqu'un, poursuis-je, hésitante.

— Vous arrivez à vous souvenir par quoi ou par qui ?

J'essaie encore, mais la limite paraît se trouver ici.

— Non… Rien. C'est comme un trou noir, je déplore, anxieuse.

— C'est ce qu'on appelle un ictus amnésique. Une faille temporaire de la mémoire qui s'ajoute à une perte de conscience.

— Qu'est-ce qui provoque cette faille ?

— Il peut y avoir plusieurs explications, mais dans votre cas, il n'y en a qu'une.

Fébrile, j'attends la suite, et le regard qu'il pose sur moi est empreint d'une émotion que je ne réussis pas à identifier, mais qui provoque un creux dans ma poitrine.

— Le choc émotionnel, m'annonce-t-il.

Je fronce les sourcils, perplexe.

— Je ne suis pas plus avancée.

Il patiente une poignée de secondes pour que je tente une nouvelle fois de me rappeler, mais face à l'échec, je finis par perdre patience :

— Dites-moi ce qui se passe, s'il vous plaît.

Visage fermé et lèvres pincées, il se lève.

— Vos proches attendent dans le couloir, je vais les faire entrer.

J'acquiesce, soulagée de savoir que ma famille est juste là. J'imagine qu'ils doivent être très inquiets. Dans l'encadrement de la porte, le psychologue échange brièvement avec quelqu'un – échange dont je n'entends

pas un mot – et juste après, ma mère entre, la mine affligée, talonnée par Aymeric, mon frère aîné.

Et c'est lorsque je le vois, *lui*, plutôt que ses yeux larmoyants, que ma raison m'interpelle et déclenche un signal d'alarme dans ma tête. Mes battements de cœur s'intensifient, mes mains tremblent, et, le regard rivé sur le seuil, j'attends que Laura apparaisse à son tour.

Mais brusquement, les souvenirs ressurgissent du fin fond de ma mémoire et me percutent de plein fouet, me rappelant alors que ma sœur jumelle n'entrera pas.